

# PORTFOLIO

Maxime DECOUARD

2020



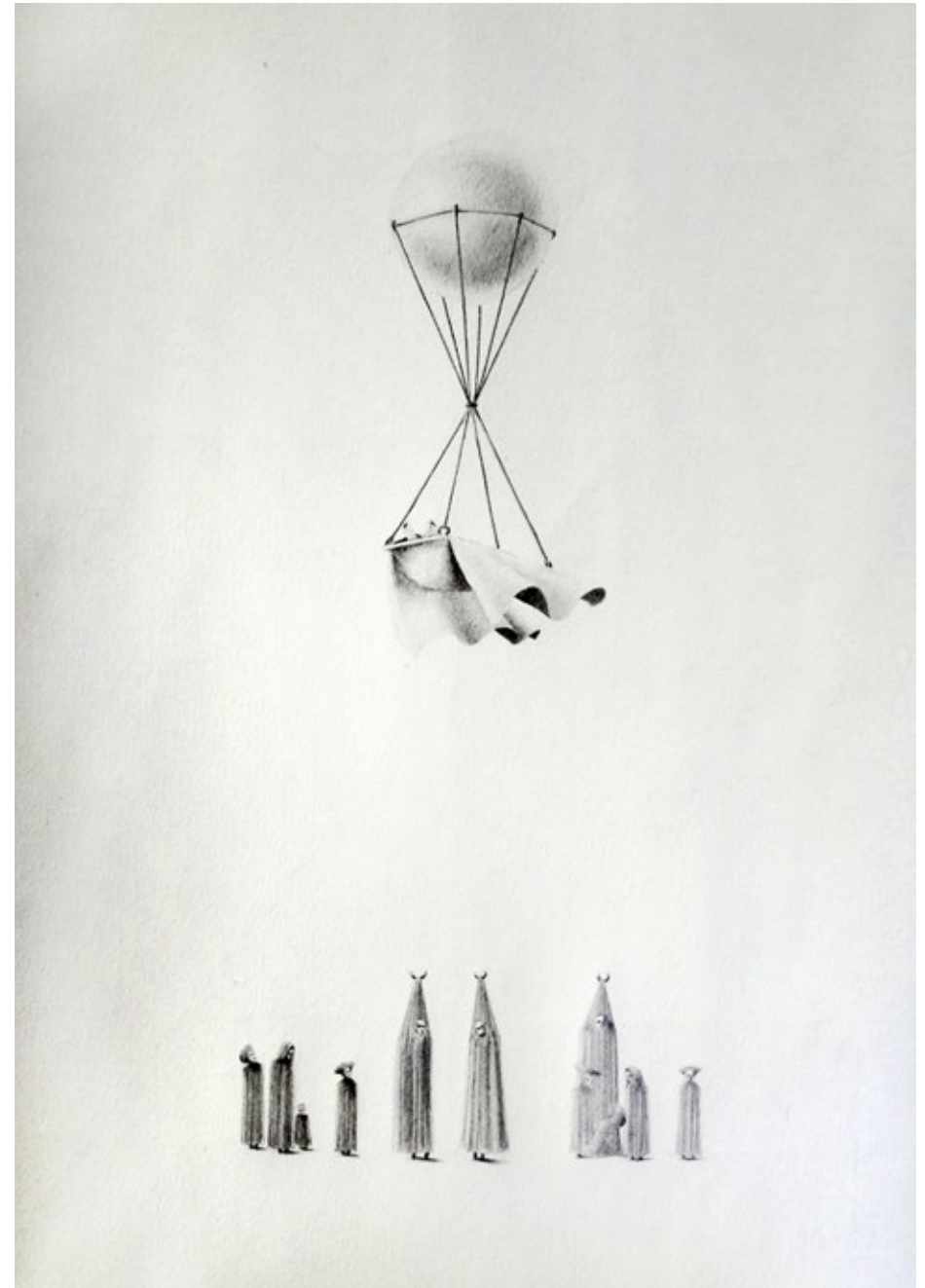


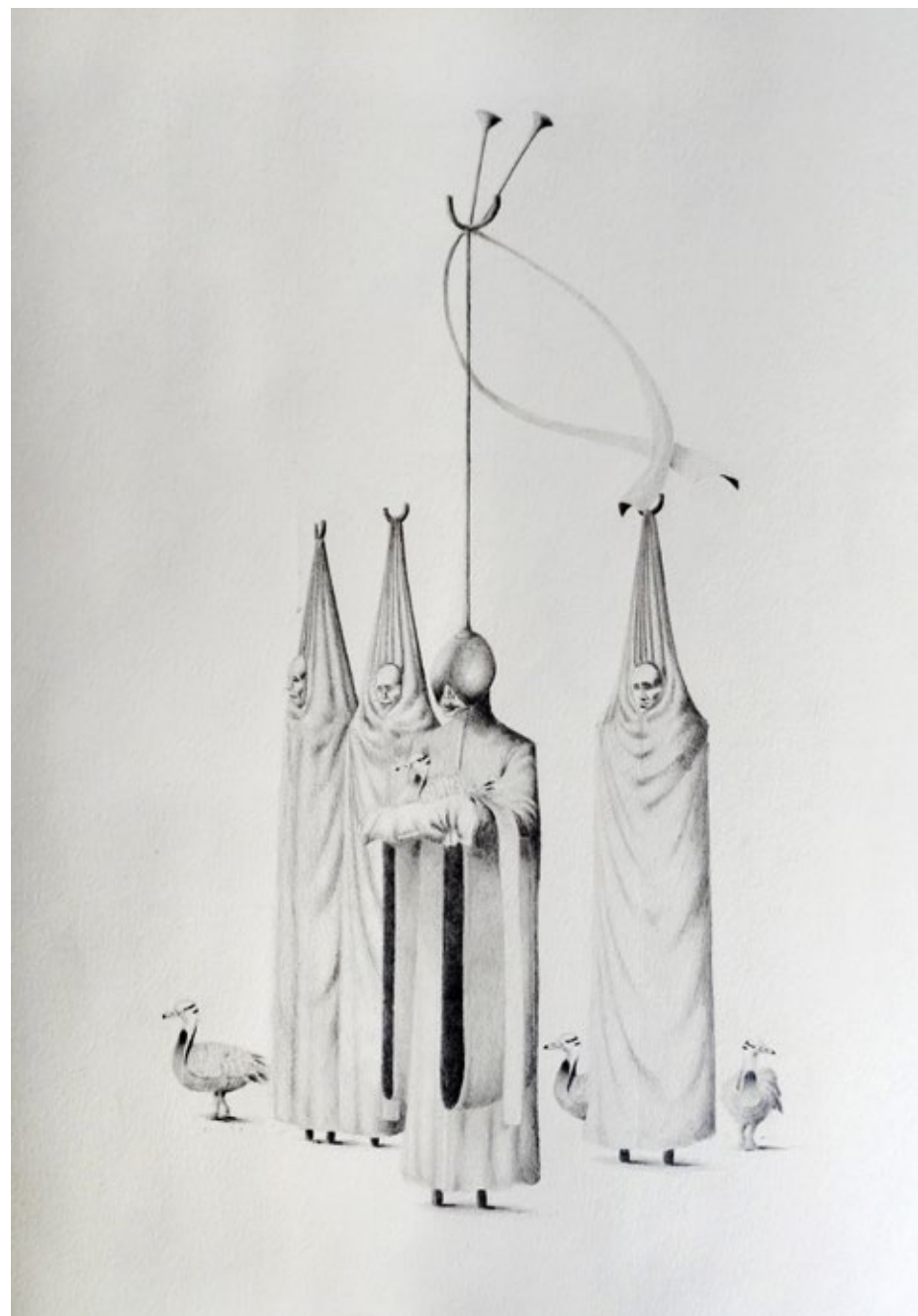
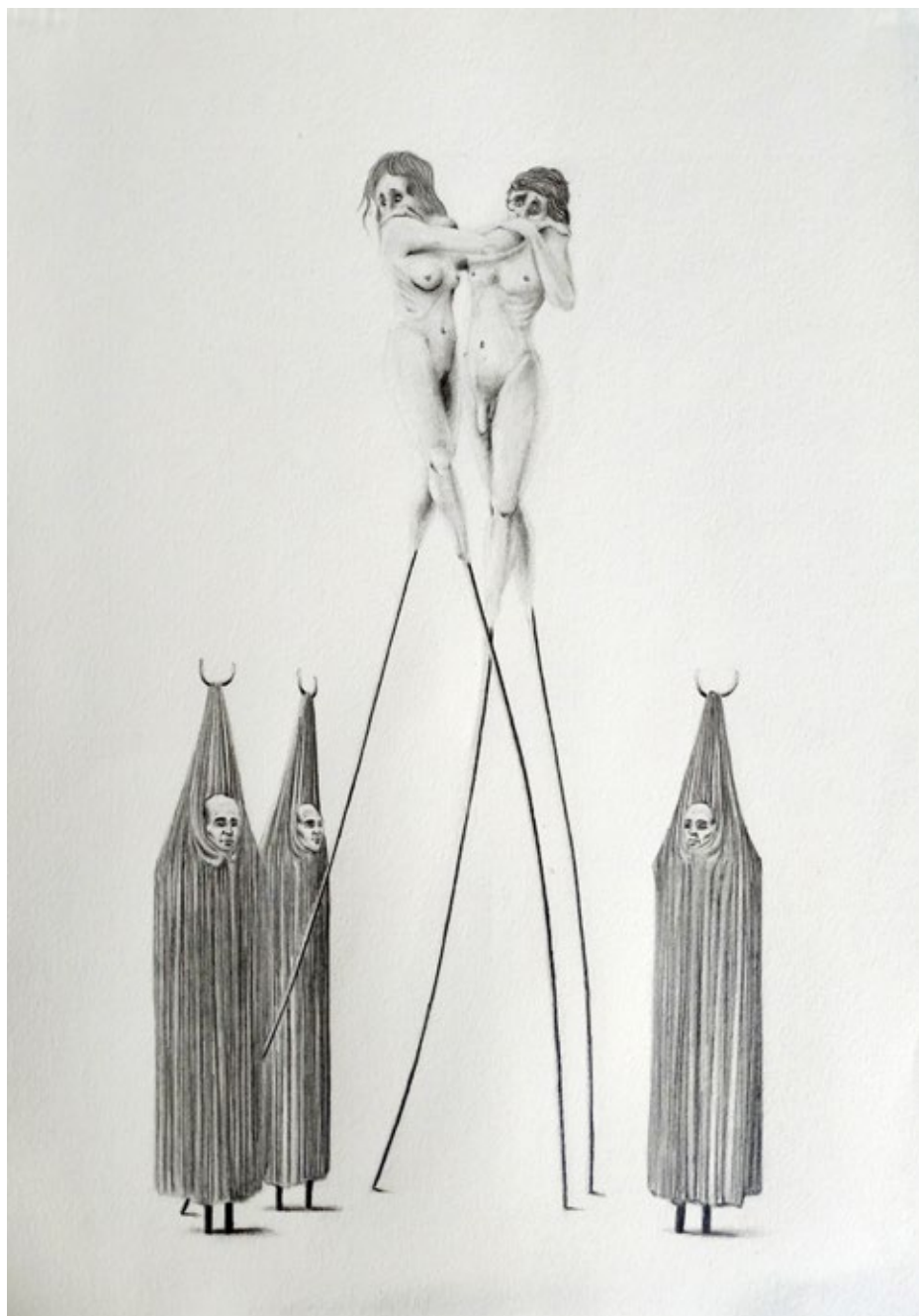
Lorsque Hamm demande à Clov ce qu'il voit sur le mur de sa cuisine, ce dernier lui répond : « je vois ma lumière qui meurt » (Fin de Partie de Samuel Beckett). Il y a dans cet énoncé toute l'angoisse d'une existence qui se ressent disparaître, mais en même temps la tranquille assurance d'un présent qui se déroule. Ma pratique s'ancre dans la tension qui naît entre ces deux extrêmes.

A partir de lectures philosophiques, littéraires ou d'écrits personnels, je travaille la scénographie, l'installation, la performance et le dessin pour explorer des états psychiques qui oscillent entre crainte funèbre et tentatives de "désangoissement". L'objet de ma recherche se situe tantôt dans une quête d'absolu à l'image d'un papillon de nuit attiré par la lumière d'une ampoule, tantôt dans une tentative pour dépasser ce même besoin d'absolu.

## La religion du ciel

Tryptique, mine de plomb sur papier, 30 x 40 cm  
2019







## Le rituel du vide

Vidéo performance, cinq minutes.  
2017





## Wandering For A Birth

Vidéo performance, cinq minutes.  
2017







## La déconstruction du verbe

Vidéo performance, huit minutes.  
2017





## Eldorado

Ampoule globe, papillon de nuit, variateur.  
13 x 26 x 13 cm, 2017

Suspendue dans l'espace, une ampoule  
éclaire un papillon de nuit qui repose en son  
sein.

Ayant achevé le rêve de son espèce, le  
phalène a réussi à pénétrer au-delà des  
frontières du globe et à s'approcher au plus  
près de la lumière.

Devenu image, le papillon est le souvenir  
d'un inexorable espoir vers une réalité  
supérieure, même si la lumière n'éclaire que  
la vanité de sa quête, et l'endroit de son  
dernier repos.



Vue d'exposition, DNSEP 2017





## Le propre de l'homme

Triptyque, graphite sur papier, 40 x 50 cm  
2017

Dans les montagnes coréennes, un jeune garçon arpente les forêts et découvre la nature. Sa route croise celle d'un poisson, d'une grenouille et d'un serpent, auxquels il attache une pierre au bout d'une ficelle. Le spectacle des animaux luttant pour se déplacer l'amuse beaucoup et son rire s'élève haut.

Son maître, juché non loin, l'observe à chaque fois et secoue lentement la tête.

La nuit venue, il attache à son tour un rocher dans le dos de son jeune disciple qui, au réveil, pleure et se plaint de ce nouveau poids qui lui pèse. Son maître lui demande alors si, à son avis, le poisson, la grenouille et le serpent ont souffert autant que lui. L'enfant répond par l'affirmative à chaque fois et son maître lui annonce qu'il lui enlèvera la pierre dès lors qu'il aura retrouvé chacun des animaux qu'il a lesté la veille. Et si d'aventure l'un d'eux est mort, le garçon devra porter ce poids éternellement dans son cœur.

(Récit tiré du film Printemps, été, automne, hiver... Et printemps, de Kim Ki-duk)

À partir de l'image de ce jeune garçon qui, péniblement, découvre le poids existentiel de la mort dans le printemps de sa vie, Le propre de l'homme est un triptyque de dessin déclinant trois manières d'appréhender cette charge ontologique, entre écrasement, endurance ou tentative d'allègement





## Les murmures de Molloy

Installation sonore, trois minutes. Bois et cellophane, laine de roche. 230 x 150 x 113cm. 2017

Ce dispositif sonore est retenu dans sa chute par une cale fine et précaire. à l'intérieur, une bande-son murmurée diffuse un extrait de Molloy, de Samuel Beckett, invitant le spectateur à se risquer sous la structure.

Acteur d'une vie où la question du sens se règle de manière arbitraire, le personnage beckettien pose le risque de l'absurde dès lors que l'existence est dénuée de tout fondement absolu, lorsqu'elle ne devient qu'un état d'errance perpétuelle et désagréable à l'image de la laine de roche qui habille l'intérieur de la structure.

Au-delà de réellement prendre le spectateur au piège, cette installation vise à provoquer un sentiment de vigilance chez celui qui la visite.

«Et ayant entendu dire, ou plus probablement lu quelque part, du temps où je croyais avoir intérêt à m'instruire, ou à me divertir, ou à m'abrutir, ou à tuer le temps, qu'en croyant aller tout droit devant soi, dans la forêt, on n'avait en réalité que tourné en rond. Je faisais de mon mieux pour tourner en rond, espérant aller ainsi droit devant moi. [...] Et si je n'allais pas en ligne rigoureusement droite, à force de tourner en rond, du moins je ne tournais pas en rond, et c'était déjà quelque chose. Et en faisant ainsi, jour après jour, et nuit après nuit, j'espérais bien sortir de la forêt, un jour.»

Extrait de la bande-son diffusée,  
extrait de *Molloy*, de Samuel Beckett



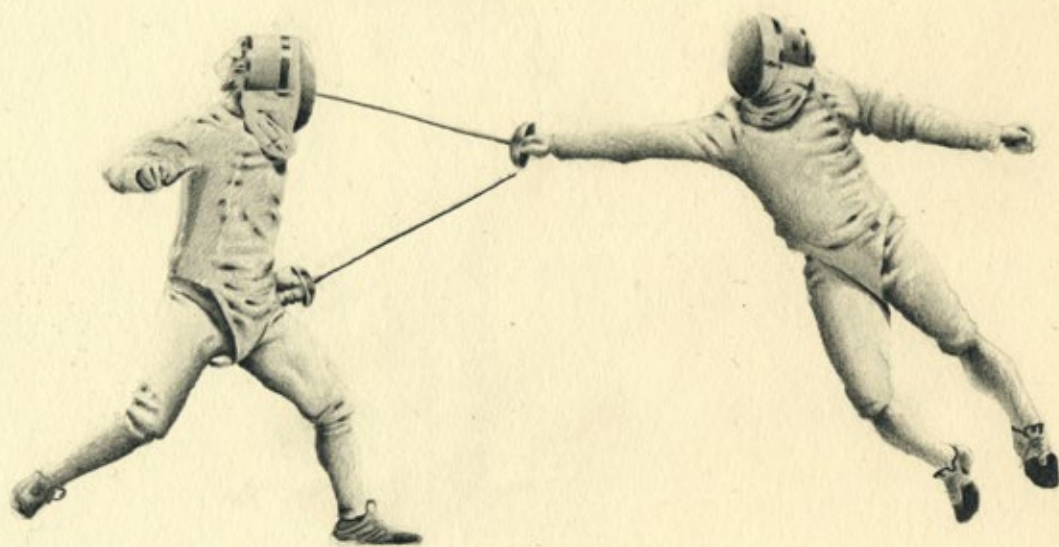
Photographie : Florent Mattei



## Le Temps Réel (escrimeurs)

Série de six dessins, mine de plomb sur papier, 25 x 40 cm, 2017





# Fenêtre sur joie

Edition, 84 p., 2017





Tremblement du rapport,  
le funambule se crispe,  
joue emperlée.  
Le vent souffle,  
le vent aux yeux de glace.



Navrant est ce qui est,  
inutile ce qui n'est pas encore,  
tragique ce qui n'a jamais été.

La vie mourante.



Horizon noir,  
 Surface étale, plus noire encore,  
 immobile silence.  
 La grande avaleuse.  
 Partout et pourtant nul part,  
 en chacun.  
 Autours, les arpenteurs des surfaces,  
 bipèdes grâciles,  
 la plante des pieds bien à plat  
 sur le miroir lisse.  
 Ils sortent des cailloux de leurs poches.  
 Petite cellule dans la paume.  
 Un mot. Tentative de langage.  
 Arment le bras, projettent.  
 Courbe minérale dans la grisaille,  
 et chute parmi le noir à peine dérangé.  
 En grand égoïste, il avale, reçoit,  
 et rien ne donne en retour.  
 Le son ne peut que s'imaginer.  
 Silence épais.  
 Un temps.  
 Nouvelle plongée dans les tréfonds de la poche.  
 Il faut répéter l'acte.  
 Réarmement, courbe à nouveau.  
 Toujours pas de bruit.  
 Toujours dans la tête, le bruit,  
 Ils sont un, deux, vingt, cent, mille.  
 Courbes myriades,  
 ricochets sur le miroir,  
 Et toujours tout sombre,

disparaît.  
 Symphonie de pensées  
 qui enfle.  
 Ils oublient peu à peu,  
 qu'à chaque poignée  
 devrait venir une réponse.  
 Et les cailloux deviennent des véhicules,  
 de vraies choses signifiantes  
 dont l'existence  
 se sublime le temps de la courbe.  
 Et les hommes de scruter,  
 avec merveilles plein les cils,  
 l'envol de ce témoin de leur existence,  
 puisque le monde ne répond pas.

Puis en vient un,  
 dont les yeux sont désabusés.  
 Pour qui le caillou n'est qu'un objet  
 qui exprime la futilité du lancer.  
 La plante de ses pieds crève alors la surface.  
 Il s'enfonce,  
 affrontant le silence.  
 Les cailloux dans sa poche,  
 dénués de sens,  
 pèsent sur son corps.  
 Redevenus simples solides,  
 ils réimpactent la gravité.

Et en dessous,



## Les Icares Modernes

Installation vidéo-sonore, boucle. Papillons morts, lumière. 2015

Les papillons de nuit sont attirés par les lumières artificielles car ils la prennent pour la lumière de la lune, qui leur sert à se repérer.

Sur l'écran, une lueur hypnotique, qui respire à un rythme lent, regardant les insectes morts qui gisent au sol, comme grillés par la dalle lumineuse qui les surplombe.

Cette installation prend sa source dans une réflexion autour de l'écran comme dispositif, comme façade qui concentre et piège le regard, une aire visuelle qui ne propose rien d'autre que sa propre surface en dépit des promesses de sa lumière.



Vue d'exposition : DNSEP 2017



Photographie : Florent Mattei

## L'épitaphe du roi

Installation sonore, trois minutes. Jeu d'échec et lumière. 2015.

La maison devient de plus en plus petite.  
Elle rétrécit de jour en jour.  
Bientôt, ce ne sera plus qu'une petite boîte, à peine visible,  
à peine audible, prête à sombrer dans le rien.

(un temps)

Enfin, je m'en fiche, je ne vis qu'au sous-sol, dans le bureau.  
J'ai le canapé, deux verrous sur la porte, de quoi tenir dans  
les tiroirs, alors le temps que les autres pièces rétrécissent,  
j'ai de la marge.  
J'ai encore de beaux jours devant moi.

(un temps)

Là où j'ai eu peur, c'était pour le chien.  
Lui ne rétrécissait pas.  
J'ai eu peur qu'il finisse par casser la maison et de me re-  
trouver dehors.

(un temps)

Bon, le chien est mort depuis au moins treize mille cinq  
cents soixante six cigarettes.  
Du coup tout va bien.

(un temps)

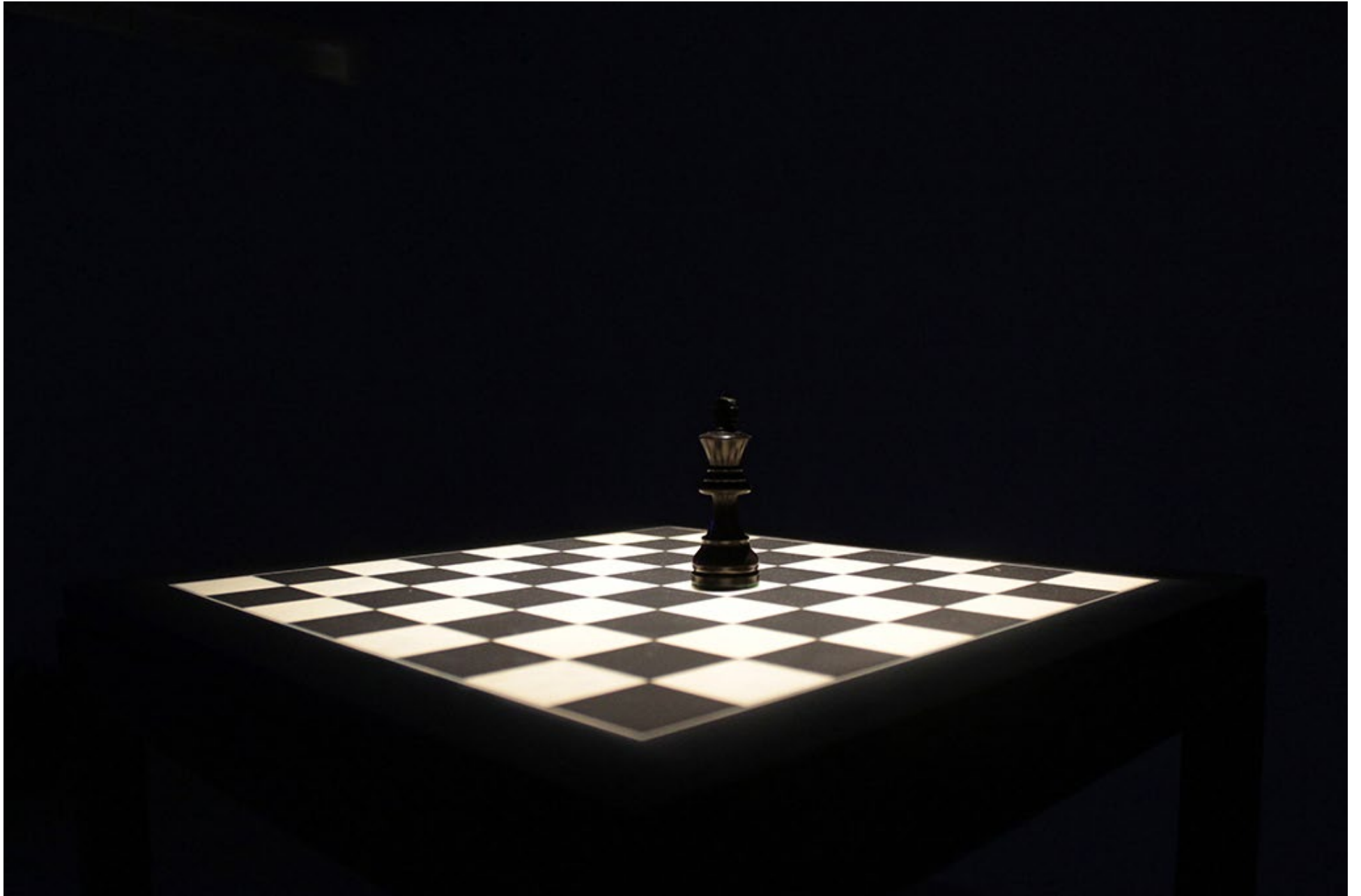
Parce que quand même dehors... non merci.  
Dehors il y a des yeux qui vous scrutent de partout, sous  
toutes les coutures.  
Et d'en haut, toujours.  
Je le sais, je l'ai lu sur un site encore ce matin.  
Mais moi j'ai capté la combine, je me fais pas avoir !  
Le roi ne peut pas être mis en échec s'il reste derrière la  
tour.  
Ils m'auront pas, je sortirai pas !

(un temps)

Bon, la contrepartie c'est que tout rapetisse à vue d'oeil.  
Tout s'amenuise, se réduit, se radicalise.  
Mais c'est un moindre mal.  
Tout plutôt que l'échec au roi.

(un temps)

En plus, j'économise les frais de pompes-funèbres, je vais  
tout simplement disparaître !  
Gratis !  
Donné !  
Pas un sou à ces rapaces !  
Ça bien sûr, y a personne pour me dire que c'est malin, ça  
non !  
Quand il s'agit de me taper dessus, là y a du monde !  
Eh bien ils verront le coup de génie !  
Ah !  
J'aurai un cercueil sur mesure.  
Ma maison, mon champ de bataille, mon tombeau.  
Je suis un héros.

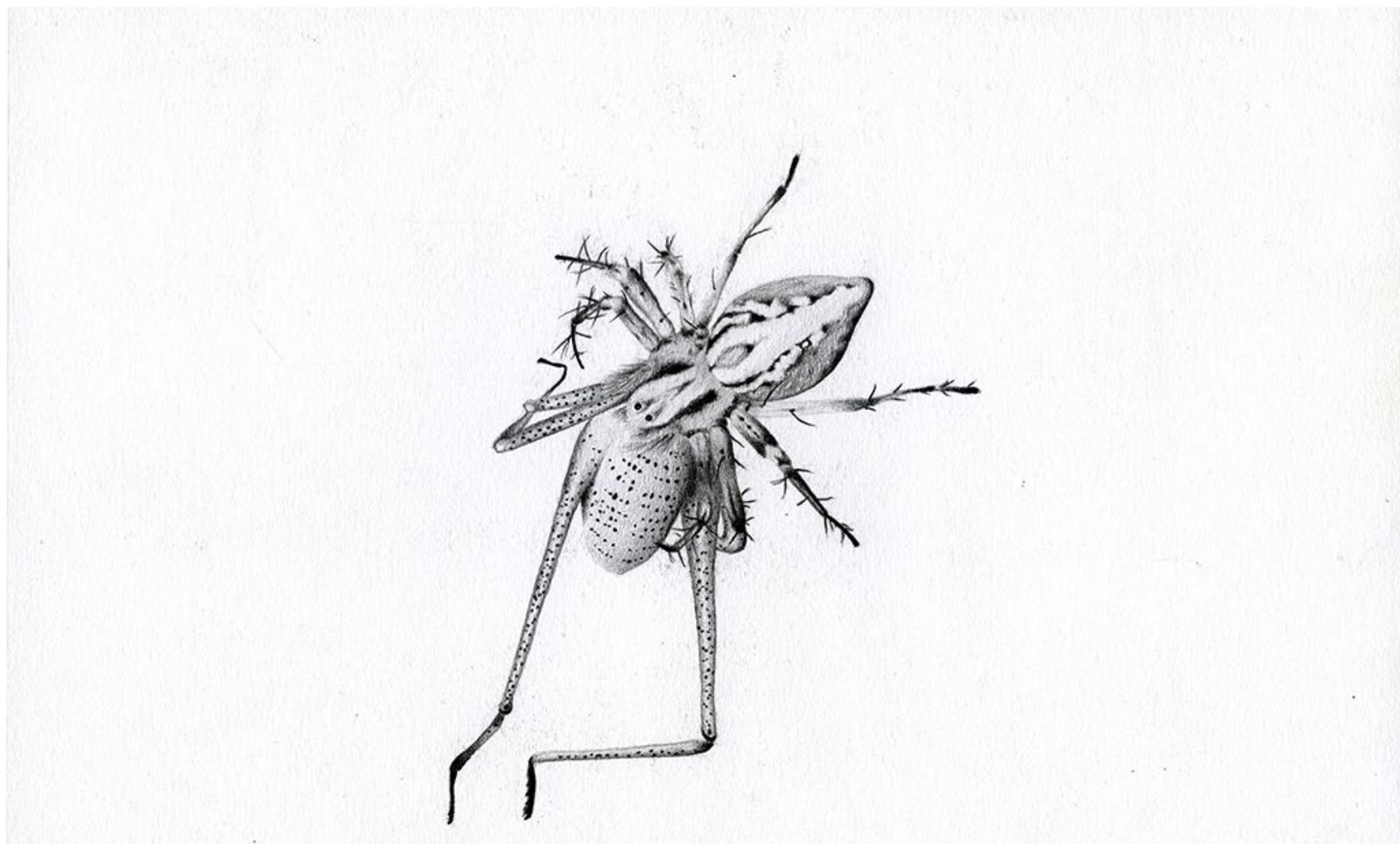


## Les instants prédateurs

Dessins, série, 21 x 29,7,  
crayons gris. 2015









## Pièges

Dessins,. Mine de plomb et rotring  
sur kraft. 22 x 30 cm. 2014

